

Eugenio Corti

LA PLUPART  
NE REVIENDRONT PAS

VINGT-HUIT JOURS DANS UNE POCHE  
DU FRONT RUSSE (HIVER 1942-1943)

*Traduit de l'italien et préfacé par François Livi*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage  
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),  
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection: *Le Passeur*,  
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original:  
*I più non ritornano*

© Vanda Corti  
© 2003 Éditions de Fallois/L'Âge d'Homme,  
2022 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN: 978-2-88250-782-2

## PRÉFACE

Quand, en juin 1942, le jeune sous-lieutenant d'artillerie Eugenio Corti est envoyé, à vingt et un ans, sur le front russe, il est loin d'imaginer dans quel sens l'expérience qu'il va vivre, et dont il pressent qu'elle sera décisive, marquera sa vie et déterminera sa vocation d'écrivain. Cette expérience, ce jeune intellectuel lombard l'avait fermement voulue: appelé sous les drapeaux en 1941, il avait demandé à être affecté sur le front russe, car il souhaitait constater personnellement, fût-ce en temps de guerre, les résultats des efforts que le communisme avait déployés pour bâtir un monde nouveau. Bousculée par les armées allemandes, la Russie soviétique chancelait: allait-elle disparaître? Mais le front de l'Est réserve à Eugenio Corti d'autres surprises: d'abord, quand il traverse la Pologne et l'Ukraine, il découvre avec écœurement le comportement sauvage des Allemands à l'égard des populations civiles; ensuite, la formidable offensive russe de l'hiver 1942 fait basculer dans la catastrophe le combat des forces italiennes. Eugenio Corti arrive en effet sur le front russe au moment où la guerre connaît un tournant décisif.

En 1942, les divisions d'infanterie et les divisions alpines envoyées en Russie par Mussolini pour soutenir l'action des Allemands étaient regroupées en trois corps d'armée: le 35<sup>e</sup> dans lequel se trouve Corti, le 2<sup>e</sup>, et le corps d'élite que forment les divisions alpines. Pendant l'été, une avancée spectaculaire conduit les Allemands et leurs alliés du Donetz

au Don. Après plusieurs mois d'immobilité apparente, le 16 décembre 1942, les Russes déclenchent une très puissante offensive qui fera voler en éclats l'ensemble du front sud, étendu sur plus de mille kilomètres.

La division Pasubio, dans laquelle sert Corti, tient bon, mais le 19 décembre l'ordre est donné de quitter le Don : l'ensemble du 35<sup>e</sup> corps d'armée – la 298<sup>e</sup> division allemande et les deux divisions italiennes Pasubio et Torino – doit se replier, car les Russes, qui ont enfoncé les lignes en plusieurs endroits, sont en train d'enfermer ces divisions dans une gigantesque poche. Dépourvues de carburant, obligées de laisser sur place leur matériel, leur ravitaillement, leur armement lourd et leurs camions, les troupes italiennes, mal équipées, entreprennent une effroyable anabase vers les lignes amies. Cette marche ne prendra fin que le 17 janvier 1943. Abrossimovo, sur le Don, où se trouvait la division Pasubio, le village d'Arbouzovka, rebaptisé la « vallée de la Mort », théâtre de combats acharnés, la ville de Tchertkovo, où les Allemands et les Italiens, assiégés, parviennent à repousser les Russes, jalonnent cette retraite pour échapper à l'anéantissement, ces marches désespérées dans la neige, par des températures qui atteignent parfois – 40 °C. Des trente mille soldats du 35<sup>e</sup> corps d'armée italien, seuls quatre mille parviendront à sortir de la poche, dont trois mille blessés ou atteints d'engelures ; mille à peine, encore que très éprouvés, psychologiquement brisés, se trouvent dans un « état normal ».

*La plupart ne reviendront pas* : le titre qu'Eugenio Corti a choisi pour son journal n'est nullement exagéré. Aussi, pour le rescapé qu'est l'auteur de ce livre, donner son témoignage sur cette « saison en enfer », personnelle et collective, est un devoir. Le choix de l'écriture répond à une obligation morale. Publié pour la première fois en Italie en 1947, à l'époque où le néoréalisme s'imposait en littérature comme au cinéma, *La plupart ne reviendront pas*, qui n'a cure des modes littéraires, est sans cesse réédité depuis lors. Il s'est

d'emblée imposé par sa matière incandescente, le dépouillement et l'impressionnante efficacité de son style.

Le parti pris « littéraire » d'Eugenio Corti, dont l'auteur s'explique dans une note de ce livre, est simple et exigeant : une fidélité absolue à la réalité, à la vérité littérale des faits. Le respect d'une matière aussi brûlante, aussi tragique, écarte les effets rhétoriques, bannit toute construction artificielle. Aucune concession au pathétique, aux réflexions psychologisantes, aux digressions, aux transitions habilement ménagées, à des dialogues mi-réels, mi-inventés ; aucune exploitation de l'horreur. Un projet « littéraire » serait dérisoire, voire indécent, face à des événements dont Corti entend restituer au lecteur la force abrupte : il n'est nul besoin de romancer des faits dont la puissance et la dimension tragique défient l'imagination. Les séquences de ce journal sont autant de fragments d'une tragédie qui se déroule sous les yeux du lecteur.

*La plupart ne reviendront pas* n'est pas le journal de la campagne de Russie de son auteur. Ce qui tient à cœur à Eugenio Corti, c'est la tragédie de la retraite. Or celle-ci ne peut commencer que lorsque le malheur frappe les trois coups rituels, c'est-à-dire lorsque le destin du 35<sup>e</sup> corps d'armée est scellé, car les armées soviétiques l'ont encerclé. Par conséquent on ne trouve dans ce journal guère d'allusions aux combats que la division Pasubio livre avant le 19 décembre (une action d'éclat vaudra à Eugenio Corti une médaille). Le journal relate l'inévitable accomplissement de cette tragédie, jusqu'à la catastrophe. Le récit peut être lu comme la tentative d'arracher à la mort des hommes qu'elle s'est déjà choisis, de lui soustraire au moins quelques-unes de ses victimes.

La mort, sur le front russe, prend différentes formes. Les ennemis les plus tenaces des soldats – italiens, allemands et russes eux-mêmes – sont le froid et son allié, le vent. Dans la steppe, dans les immenses étendues de neige, froid et vent se liguent pour faire reculer les frontières de la souffrance. La retraite de ces soldats est une lutte sans merci pour la survie :

pour trouver un abri dans une isba ou dans une grange, ou à défaut un peu de paille, un peu de chaleur. Meurtris par la glace, torturés par la faim, par la soif, par des marches interminables, ces soldats meurent d'épuisement; certains d'entre eux passent par cette agonie douce qu'est le délire.

Le froid accroît les horreurs de la guerre: l'immense colonne des soldats qui battent en retraite, une colonne qui s'amincit de jour en jour, est sans cesse écrasée par les chars et l'artillerie russes, harcelée par les partisans. Les soldats meurent déchirés par les obus, déchiquetés par les roquettes de katioucha – les « orgues de Staline » –, ou au cours des assauts à l'arme blanche qu'ils livrent pour se frayer un chemin vers le salut. Heureux, en définitive, sont ceux qui périssent au combat, car bien plus pénible est le sort des blessés voués à une mort certaine, des soldats atteints d'engelures, des civils, les éternels perdants de toute guerre. Les acteurs collectifs de ce drame se dégagent puissamment de ces pages: les Allemands, dont l'efficacité, la bravoure et la parfaite organisation n'ont d'égal que leur mépris pour leurs alliés, leur férocité, le sillage de haine qu'ils laissent sur leur passage. Les Russes, invisibles mais partout présents, ainsi que les partisans. Allemands et Russes rivalisent de barbarie: les premiers par les souffrances qu'ils infligent aux civils ukrainiens, par l'élimination systématique des prisonniers pendant la retraite, les seconds par leurs féroces représailles qui alimentent une spirale de haine. Les Italiens enfin, dépeints sans complaisance: malgré l'efficacité de leurs unités d'élite, leur désorganisation collective transforme la retraite en débâcle.

Les lecteurs de *La plupart ne reviendront pas* ne pourront pas oublier certains personnages, telle ou telle scène atroce ou surréelle: les partisans russes que les Allemands capturent, plongent dans l'essence et transforment en torches vivantes, le carabinier qui, lors de la bataille d'Arbouzovka, pense être mort et continue de combattre. Laissons la parole à Eugenio Corti:

« Ce carabinier, ami d'un de nos soldats, me raconta également une étrange aventure qui lui était arrivée à Arbouzovka.

« Il formait un petit groupe avec quatre ou cinq autres camarades, lorsqu'une roquette de katioucha explosa au milieu d'eux, les fauchant tous. Lui seul était resté debout. Le choc était d'autant plus fort que les autres apparaissaient littéralement déchiquetés ; un gros éclat avait arraché net la partie antérieure du thorax de l'un d'entre eux : on voyait, intacts, les poumons, le cœur et l'estomac. "Comme si l'on avait ouvert un livre", m'expliqua-t-il.

« Par suite du traumatisme, le carabinier avait perdu ses esprits et s'était convaincu qu'il était mort : ce n'était plus lui qui vivait, mais son âme. Il était demeuré dans cette conviction pendant quelques jours, jusqu'à ce que, trouvant de la nourriture, il eût pu reprendre quelques forces. Pendant cette période, il montait à l'assaut avec les Italiens et il les encourageait de la voix et du geste, cependant il ne tirait pas ni ne s'abritait des balles ennemies, car un mort ne saurait tuer ni être tué. »

La guerre des fantômes, a-t-on écrit.

Italiens, Allemands, Russes se rejoignent dans la mort, qui révèle enfin les visages, transformés par le froid en des masques de glace grimaçants, pitoyables ou effrayants. Sur ces visages souffrants Eugenio Corti ne lit ni la joie de la victoire ni le désarroi de la défaite : au-delà de la douleur et dans la douleur, il décèle un cri muet, une terrible protestation contre l'horreur et l'absurdité de la guerre, car ce journal a été écrit pour faire abhorrer la guerre. La guerre, et non point l'homme, quelle que soit la couleur de son uniforme.

*La plupart ne reviendront pas* n'est ni un acte d'accusation contre les responsables de cette guerre ni un plaidoyer pour la cause de l'auteur. Eugenio Corti ne cache pas sa déception en constatant le médiocre comportement des troupes ordinaires italiennes, il ne passe pas sous silence ses propres défaillances – rapportées avec la même sobriété que ses

initiatives permettant de sauver nombre de vies humaines ; mais il s'attache surtout à montrer les causes des erreurs et des horreurs que l'homme peut commettre. Le supplice du froid, l'affaiblissement physique, la menace constante de la mort provoquent une usure du courage, même chez les plus vaillants : on peut périr une fois, en se jetant, baïonnette au canon, sur les mitrailleuses russes qui fauchent les soldats par dizaines ; on peut écouter la voix de l'honneur et mourir les armes à la main, plutôt que de connaître la captivité, antichambre du trépas ; on peut braver le danger, mais il est très dur de résister à cette agonie sans cesse renouvelée qu'est la retraite dans la steppe russe.

Cette retraite a été comparée à la découverte et à la traversée d'un monde infernal – le paradis ou l'Éden perdu étant l'Italie dont quelques souvenirs ensoleillés et fugaces traversent le récit dans l'espoir d'atteindre le salut. Telle une masse de réprouvés, ces colonnes de soldats errent dans un monde chaotique, où les repères spatiaux et temporels – comme l'auteur s'en explique – sont brouillés ou effacés. On ne sait plus très bien vers où l'on se dirige ; les attentes interminables ravivent les doutes ; l'absence de communication avec les lignes amies ajoute à l'angoisse ; l'alternance insoutenable d'espairs et de désillusions mine les esprits. Mais cette « saison en enfer » est avant tout une plongée à l'intérieur de l'homme. Le déchaînement des éléments naturels fait apparaître au grand jour, dans ce décor dépouillé de la steppe russe, où l'homme mesure sa petitesse par rapport à une nature souveraine et indifférente, le mélange inextricable de lâcheté et d'héroïsme, de démissions et de dévouements, d'égoïsme et de générosité dont est pétrie la pâte humaine, dans son ensemble et dans chaque individu. L'armée devient troupeau, la retraite devient débandade, parce que la défaite de l'homme commence dans son âme ; là où les valeurs humaines déclinent, l'instinct animal de survie prend le dessus et menace de tout emporter : sens du devoir, solidarité, dignité. Parallèlement à la lutte contre le



froid et l'ennemi, c'est ce combat que *La plupart ne reviendront pas* relate.

Aussi ce livre est-il bien plus qu'une simple chronique, d'ailleurs admirable. L'ambition d'Eugenio Corti est plus grande : tenter de comprendre, au-delà de son expérience personnelle, nécessairement limitée, le mystère du mal, en l'occurrence ce fléau pour l'humanité qu'est la guerre. Tel est le sens de la citation de l'Évangile de Marc – l'apocalypse synoptique qu'Eugenio Corti a mise en exergue à son récit : « Priez pour que ces choses n'arrivent pas en hiver. » La guerre est un châtement permis par Dieu. En défigurant le visage de l'homme, les bourreaux défigurent leur propre face d'où ils voudraient faire disparaître la trace divine. Le mystère de la souffrance individuelle et collective laisse entrevoir, au-delà du silence apparent de Dieu dans un monde que la justice a déserté, une solidarité secrète, une sorte de réparation pour d'autres crimes que l'humanité a commis. Il laisse pressentir un chemin de purification et d'espérance. Dans cette nuit de l'homme et de l'esprit brillent des lumières d'espoir : le dévouement silencieux de tant d'individus ; l'attitude des vieux paysans et paysannes russes : accablés de souffrances par le pouvoir communiste d'abord, puis par les Allemands, ils ont encore suffisamment de foi en Dieu et en l'homme pour prodiguer généreusement des soins aux soldats « ennemis » atteints d'engelures.

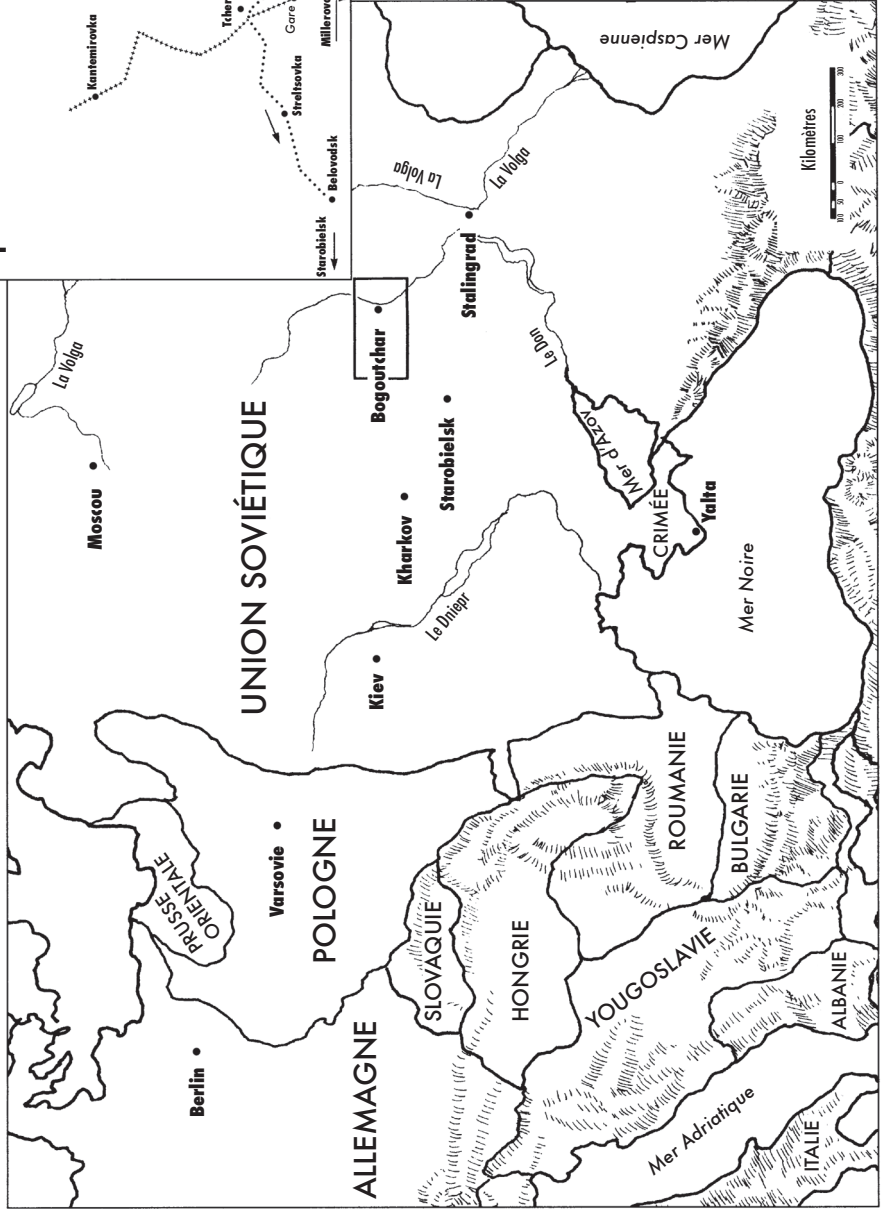
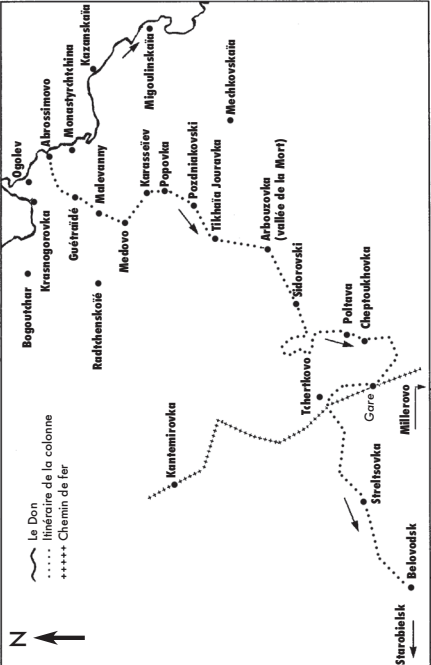
*La plupart ne reviendront pas* est un témoignage et un mémorial. Eugenio Corti veut arracher à l'oubli ces pans d'histoires individuelles et collectives ; à défaut de leur donner une sépulture, il veut perpétuer le souvenir de ses camarades disparus – il est dans ce livre des silhouettes inoubliables, telle celle de Zoilo Zorzi, le jeune officier vénitien qui prend congé avec élégance de ses camarades et de la vie ; il veut les sauver de cette autre forme de mort qu'est l'indifférence. Ne serait-ce qu'à ce titre, *La plupart ne reviendront pas* est un livre exceptionnel. Mais il est aussi, à sa manière, un « roman de formation ». De cette épreuve infernale, qui a sonné le glas

de bien des illusions, Eugenio Corti sort plus mûr, moins porté à ne faire fond que sur ses propres forces. Cependant, cette expérience terrible n'a en rien entamé son énergie.

Pour Eugenio Corti, en effet, la campagne de Russie n'a pas été un adieu aux armes. Rapatrié en 1943, il sait quel est son devoir: après l'écroulement du régime fasciste, il traverse le front pour rejoindre dans le sud de l'Italie les unités de l'armée régulière italienne qui se reconstituent et qui vont se battre aux côtés des Alliés. Eugenio Corti combat jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, apportant son concours à la libération de l'Italie de l'occupation nazie et fasciste, navré d'être l'allié indirect des bolcheviks, comme il avait été navré, auparavant, d'être l'allié de l'Allemagne nazie. De cette nouvelle campagne naîtra le livre autobiographique *Les Derniers Soldats du roi*. Le journal de la retraite de Russie, unanimement tenu pour un chef-d'œuvre du genre, et le livre de la campagne d'Italie constituent un diptyque qui annonce l'admirable fresque historique du *Cheval rouge* (1983), un roman traduit en de nombreuses langues et bien connu des lecteurs francophones, où Eugenio Corti, plus que jamais fidèle à sa quête de la vérité historique et humaine, élargit le champ de sa réflexion à l'histoire d'un groupe de jeunes Lombards de 1940 à 1974. Mais sa vocation d'écrivain est née dans la steppe russe, quelque part entre Abrossimovo et Tchertkovo, entre le 19 décembre 1942 et le 17 janvier 1943.

François Livi, 2003

*Je remercie vivement mon très cher ami Gérard Genot d'avoir bien voulu relire la traduction de ce livre. Si les imperfections de celle-ci ne sont dues qu'à moi, les éventuelles qualités qu'un lecteur pourrait y déceler lui doivent beaucoup.*





*J'offre ces pages  
à la Madone de ma région,  
la Madone du Bois par les mains de ma Mère.*

*Que ces pages soient avant tout une prière  
pour ceux qui avec moi ont partagé le pain,  
avec moi ont combattu et souffert,  
avec moi ont très douloureusement espéré,  
et sont enfin restés sans vie  
sur les interminables routes de la steppe.*



« *Priez pour que ces choses n'arrivent pas en hiver.* »  
(*De l'Évangile de la fin du monde, Marc XIII, 18*)

1

Dans ce journal est consignée la fin du 35<sup>e</sup> corps d'armée, l'un des trois corps de l'armée italienne engagés en Russie (ARMIR), plus précisément celui qui jusqu'à l'été de cette année 1942 avait été le CSIR, le seul corps d'armée italien en Russie. Au cours du même cycle d'opérations furent également détruits les deux autres corps : le 2<sup>e</sup>, puis, un mois plus tard, le corps de Chasseurs alpins. Avec nous autres Italiens furent écrasées les quelques unités allemandes déployées au milieu de nos troupes.



Jusqu'au début du mois de décembre, nos affaires n'avaient pas trop mal marché sur les rives du Don, même après que le « Don paisible » eut entièrement gelé : escarmouches sans grande intensité à l'arme légère, quelques échanges d'obus d'artillerie, et des coups de main nocturnes de part et d'autre.

Au cours de la première moitié de décembre, cependant, ces incursions avaient progressivement pris de l'importance, au point de se transformer parfois en batailles, limitées mais acharnées. Tant et si bien que nous commençâmes d'abord à soupçonner, puis à nous convaincre que les Russes étaient en train de préparer une véritable offensive.

Le 35<sup>e</sup> corps d'armée – déployé sur le fleuve, le front étant au nord – était constitué des divisions suivantes : la

298<sup>e</sup> division allemande à gauche, la Pasubio au centre, et la Torino à droite\*<sup>1</sup>. Parmi nous autres officiers, le bruit courait que le secteur tenu par la Pasubio était de trente-trois kilomètres; le secteur tenu par les deux autres divisions devait être comparable.

Mon unité, le 30<sup>e</sup> groupe d'artillerie de corps d'armée, était justement déployée en appui à la division Pasubio. Elle comportait trois groupes (les 62<sup>e</sup>, 61<sup>e</sup> et 60<sup>e</sup>) dotés de vieux canons de 105 (prises de guerre de 1915-1918) auxquels on avait ajouté un groupe très moderne d'artillerie d'armée, doté de pièces de 149 et de 210.

Je me trouvais ces jours-là, en tant qu'observateur d'artillerie<sup>2</sup> du 61<sup>e</sup> groupe, auprès du commandement du 2<sup>e</sup> bataillon du 80<sup>e</sup> régiment d'infanterie Pasubio, à Abrossimovo, sur le Don. Nous fûmes définitivement fixés quant aux intentions de l'ennemi lorsque la division de Biélorusses qui nous faisait face fut remplacée, du jour au lendemain, par des divisions fraîches d'Ouzbeks et de Tatars, des soldats qui étaient sous les drapeaux depuis quelques mois à peine. Aussitôt des déserteurs<sup>3</sup> avaient commencé à rejoindre nos tranchées: ils parlaient tous d'une offensive imminente.

(Il s'agissait de petits hommes aux yeux obliques et au visage tout sillonné de rides jaunâtres. Descendants des Mongols de la Horde d'or de Gengis Khan, ils étaient encadrés, sans ménagement, par les rares Russes de souche qui se trouvaient dans leurs unités. Lors d'un interrogatoire, un prisonnier affirma, en nous montrant ses cicatrices, que son « camarade officier », au lieu de l'appeler par son nom, avait l'habitude de le héler par un coup de fouet en plein visage. Mal équipés, peut-être parce qu'il s'agissait de troupes à utiliser comme chair à canon – par exemple, ils n'avaient pas de vareuse –, beaucoup d'entre eux avaient bourré de foin la doublure de leur manteau, cherchant à se protéger du froid. L'idée qu'on pût tomber dans de telles mains n'avait rien d'attrayant...)

---

\* Les notes de l'auteur, auxquelles renvoient les appels de note dans le texte, sont réunies à la fin du volume (p. 293-314). (*Note du traducteur.*)



Par la suite, notre commandement nous avait lui-même prévenus qu'il fallait nous tenir prêts. Malgré cela, et bien que l'on sût que les forces ennemies étaient de loin supérieures aux nôtres, aucun renfort n'avait été massé sur nos arrières, si ce n'est quelques bataillons de chemises noires, déjà très éprouvés, et quelques bataillons allemands. À l'évidence, le commandement ne disposait plus de réserves: elles avaient toutes été dévorées par la fournaise de Stalingrad.

À certains endroits où notre ligne de front s'écartait de la rive du fleuve, des compagnies ennemies complétèrent leurs préparatifs en vue de l'offensive en traversant nuitamment le Don et en se disposant, à portée de nos tranchées, dans les replis de terrain du *no man's land*.

Nos mortiers de 81 les avaient pilonnées pendant des heures avec des obus « grande puissance », sans susciter de réaction. Une fois de plus, la façon dont le commandement ennemi utilisait ses hommes était effroyable: un déserteur raconta qu'une de ces compagnies, ayant été entièrement détruite, avait été remplacée par une autre, qui avait pris la même position d'attente dans la neige.

Telles étaient les circonstances où nous nous trouvions à l'aube du 16 décembre 1942, le jour où les Soviétiques déclenchèrent leur gigantesque offensive.

Mon propos, dans ce journal, n'est pas d'évoquer la bataille qui fut livrée, ni les trois journées très dures qui ont suivi. Quoiqu'il en soit, l'après-midi du 19, la division Pasubio, avec ses quelques renforts de chemises noires et d'Allemands, tenait toujours, bien qu'elle eût dû reculer dans certains secteurs de quelques kilomètres, lorsque les Allemands nous donnèrent l'ordre de nous replier sur Mechkovskaïa<sup>4</sup>, en sauvant ce qui pouvait l'être. Cet ordre, le premier qui ne vint pas de nos propres états-majors, nous abasourdit: les unités de l'avant n'avaient pas de carburant; un tel ordre impliquait la perte de tout notre matériel.